L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS
DIMANCHE 17 DECEMBRE 1882.

## BULLETIN ARTISTIQUE.

En dépit de plaintes, fort clair-semées d'ailleurs, j'approuve très carrément et pleinement le nouveau règlement grâce auquel les représentations de l'Opéra sont annoncées pour sept heures et demie et commencent à l'heure dite, précise.

Votre rideau se levât-il à 9 heures que des retardataires viendraient encore troubler votre premier acte.

Je ne connais d'ailleurs rien de plus irritant que de subir le caprice de la haute gomme, et d'avoir à exercer sa patience jusqu'à la venue de tels ou tels, qu'on semble vraiment attendre, comme en Europe on attend que la loge royale ou impériale ait reçu ses hôtes.

Ce retard, cette attente est une irrévérence à l'égard de tout un public, qui a payé et de sa poche et d'exactitude; qui est là dans la salle, et se demande, en consultant sans cesse ses montres, sur quel cadran se règle celui du théâtre. Commencez toujours rigoureusement à la minute même, c'est le plus sûr mode d'obtenir un peu moins d'inexactitude et de diminuer le nombre de ces venues tardives qui compromettent trop souvent les scènes importantes, et font perdre les meilleurs effets. La première glace était déjà rompue; le thermomètre montait dans la salle, et voilà qu'ils y ramènent le froid. Genre insipide qu'il ne faut en rien encourager, ne fût-ce que par égard pour la majorité, la bonne majorité, qui, dans sa naïveté, veut voir et entendre son spectacle tout entier.

J'entendais aussi, l'autre soir, quelques personnes se plaindre de la brièveté des entr'actes, et j'avoue que je ne partage pas ce mécontentement, et que là encore je me range à l'avis de la direction.

En général il est bon, il est prudent même de faire des entr'actes courts. Non seulement parce que cela permet aux auditeurs—presque tous ici gens d'affaires—de se retirer à une heure qui leur laisse encore une assez longue marge de sommeil—mais pour une raison plus déterminante encore, au point de vue des intérêts de l'administration.

Si vous êtes en face d'une troupe distinguée, d'un ouvrage rendu avec talent, qui vous a remué, que vous avez admiré, l'entr'acte long est un danger réel. Il vous distrait de l'action à laquelle déjà vous vous mêliez, où vous vous absorbiez; tout à l'heure ce sera comme un travail pour vous retrouver dans ce courant d'impressions qui tantôt vous emportait en vous berçant d'une façon charmante. Au cours de l'entr'acte trop prolongé, vous vous attiédissez, votre enthousiasme se volatilise, pour ainsi parler: à trop rester débouché le vin s'évente.

Si au contraire le théâtre vous *exécute* cruellement, au lieu d'exécuter convenablement l'ouvrage annoncé; si vous venez de subir des médiocrités, les *raseurs* de la profession, bien plus périlleux encore est un long entr'acte. Il donne le temps à la critique de s'exercer, aux langues de s'affiler, au vin de s'aigrir. Il fait beau les entendre, et si dans nos appréciations nous risquions une centième partie des aménités qui se croisent alors, des coups méchants dont on entend le cliquetis dans la salle, au foyer, hors de la salle, on nous accuserait vite et bien d'être impitoyables.

Quelques uns protesteront sans doute contre ces soirées trop rondement menées: les cafetiers et les beaux qui veulent du temps pour promener de loge en loge le madrigal péniblement préparé. Mais le plus fort nombre se réjouira de cette grande vitesse, et, je ne crains pas de l'affirmer, elle exerce une influence bienfaisante et sur la recette et sur les jugements portés à l'endroit des artistes, chanteurs ou comédiens.

Comédien! ce nom me rappelle l'article "*Le Comédien*", qui dernièrement soulevait tant de bruit autour du nom de M. Octave Mirbeau, alors l'un des *jeunes* du *Figaro* qu'il a quitté depuis. Je désapprouve cette réunion d'acteurs au théâtre du Château-d'Eau, ce groupement de deux à trois cents individus contre un écrivain étourdi, maladroit; le mouvement était aussi ridicule que peu chevaleresque, et il était de nature à réveiller l'esprit de corps et à appeler à la rescousse tous les membres de la presse. Je prise médiocrement, très médiocrement la réponse de M. C. Coquelin, de la Comédie Française: "*Les Comédiens par un Comédien.*" Dans cette brochure on ne retrouve guère l'esprit, la verve endiablée que j'ai eu si fréquemment la bonne fortune d'applaudir chez cet artiste supérieur; en revanche les vulgarités y abondent.

Mais cela dit, il faut concéder que M. Mirbeau, journaliste, chroniqueur d'une valeur indéniable assurément, s'est lancé là dans une triste équipée. Il était si facile de ne point faire cette brochure. Elle est tellement inutile; elle est tellement criante de brutalité. En lisant ces pages, qui sont, à notre époque, un malfaisant anachronisme, on comprend qu'elles ne sont pas senties. C'est bien là du métier; si M. Mirbeau n'eût pas écrit que cette regrettable machine lui a été commandée, on l'eût infailliblement deviné.

Les invectives adressées par M. Mirbeau au "Comédien"—ici il s'agit, entendez-le bien, de toute une classe—sont aussi cruelles qu'imméritées.

Que si vous me parlez de l'acteur de basse classe, de cet immense et perpétuel idiot, dont le crétinisme n'a d'égal que sa vanité; ce personnage grotesque, stupide, maquillé, posant même en chemise, et pour lequel on a créé le mot cabotin, mot complexe, difficile à expliquer, tant il contient de choses, je suis avec vous.

Mais attaquer la profession elle-même du comédien; dire qu'elle est de celles qui corrompent et flétrissent, une lèpre qui veut que la société tienne en quarantaine ceux qui en sont atteints, voilà le ridicule monté à sa plus haute puissance. Par bonheur, en l'an de grâce 1882, on n'accepte plus ce préjugé aussi barbare qu'inepte.

S'il est nombre de comédiens que l'on écarte soigneusement de soi—ou en raison d'un caractère peu honorable, ou à cause de l'ennui que vous infligent à hautes doses cette pose dont je parlais plus haut et un esprit tout fait, revêtu de je ne sais quelle forme, je ne sais quel argot, qui ont traîné partout—on respecte du moins, de nos jours, la profession elle-même, et en France où, hélas! le cadavre de Molière obtint si difficilement quelques pieds de terre sainte, en France on honore et on décore le comédien hors de pair.

Et il est bien qu'il en soit aussi. Il est bon que l'acteur qui meurt tout entier, sans même que ceux qui ne l'ont pas entendu puissent s'en faire une idée un peu exacte, il est bon, il est juste, dis-je, que cet acteur soit récompensé par ses contemporains. Pour lui pas de postérité, pour ainsi dire; il meurt tout entier, je le répète, et il meurt deux fois—le jour où il quitte la scène comme celui où il quitte cette vie. C'est parce qu'il lui faudra passer par ce cruel supplice d'être mort pour son art vénéré, adoré, que le public le fait assister, vivant, à sa propre apothéose.

S'il ne survit à peu près rien du comédien, comme du chanteur, son art n'en est pas moins de ceux qu'il faut aimer; et qui s'y distingue a droit aux respects comme aux bravos. Et pourquoi cette quasi-proscription dont on a si longtemps frappé les gens de théâtre? Là encore n'y a-t-il pas froment aussi bien qu'ivraie. Est-ce donc parce que la rampe est allumée, que vous, honnête homme pendant le jour et en dehors des coulisses, vous cesserez de l'être? Le temps est passé de ces sornettes transmises et acceptées sottement, mécaniquement de génération en génération. Au large les cabotins! soit; mais, s'il vous plaît, le haut du pavé pour le comédien digne de ce nom. C'est lui qui souvent, bien souvent complète l'auteur. On ne saurait raisonnablement le traiter avec le sans façon de M. Mirbeau.

Pas de grand comédien sans génie. Oui, génie, je ne dis là rien de trop. C'est chez lui qu'on salue ces éclats, ces éclairs, imprévus par l'auteur même. Ce sont ses grands coups d'aile qui fréquemment enlèvent une pièce et la transportent dans des sphères si élevées que son créateur ne les aurait pas même entrevues pour elles.

Il faut, avec M. Mirbeau, rire sans doute de ces naïfs, de ces bélîtres, bonasses, tellement énamourés des plus osés baladins de drame ou de comédie, des incorrigibles brailliards d'opéra ou d'opérette, qu'ils brûlent de connaître jusqu'aux détails les plus déplorables, les plus désespérément bourgeois de leur existence, qu'ils sont même avides de s'y mêler. Ces types grotesques, prud'hommesques empruntent de la fierté au fait d'être honorés des familiarités de ces messieurs.

Un idiot de coulisse a daigné laisser tomber sur eux un regard olympien, ils sont heureux; leurs oreilles se sont dressées, ont pointé d'aise; les voilà plus longues que jamais. Mais s'il est pitoyable et écœurant de voir ce quasi-culte s'adresser à ces infiniment petits, infiniment prétentieux; si ce grandissement hors de place a quelque chose qui prête au sourire, qui agace les nerfs, certes on ne s'abaisse point en faisant fête au grand comédien, en s'inclinant devant son art.

C'est une vieille noblesse que la sienne; je n'en connais pas de plus ancienne. Elle remonte à Thespis, c'est-à-dire près de six siècles avant l'ère chrétienne, et l'on y peut citer, tout en enjambant bien des époques, Aristophane, Eschine, Esope et Roscius, dont Cicéron se flattait d'être l'ami; Shakspeare, Molière, Garrick, Molé, que l'Institut appela dans son sein, Lockroy, Samson, Lafontaine etc.

A l'exemple de M. Mirbeau, je ne saurais me résigner à ces enthousiasmes de commande dont les éclats, dont les exagérations ponctuent jusqu'aux plus manifestes centresens de médiocrités aguerries; mais je sais aussi que les succès du théâtre, les succès légitimes et qui se soutiennent, exigent un long labeur; et qu'avant d'y parvenir, il faut trop souvent subir la question cruelle à laquelle vous soumet cette inquisition sans cesse renaissante qu'on nomme le public.

L'attaque du jeune chroniqueur a donc été condamnable; mais mille fois plus condamnable aussi le rôle de M. Francis Magnard, rédacteur en chef du *Figaro*, qui, après avoir, plus qu'aucun, contribué à allumer le feu, s'est éloigné des flammes qui le cuisaient trop, et, reniant son complice, l'a désigné comme un odieux incendiaire.

De toute cette polémique il restera surtout, dans le journalisme parisien, le souvenir de la désertion de M. Magnard. Quant à M. Mirbeau, on lui reprochera sans doute d'avoir mis tant d'animosité à confectionner la commande du trop lâcheur M. Magnard, mais on l'excusera un peu à cause de son joli péché de jeunesse, et on le croira beaucoup quand il dit que sa thèse avait un caractère impersonnel, purement philosophique et littéraire.

*Charles VI* ne sera chanté que ce soir, samedi; or, comme la page du journal (premier tirage) où ce Bulletin prend place, doit aller sous presse avant minuit, il me serait matériellement impossible de rendre compte ici de cette reprise trop importante néanmoins pour que je la néglige.

En conséquence, à la suite de cette représentation très attendue, j'écrirai à la hâte les impressions qu'elle m'aura laissées, et ceux qui désireraient les connaître, les trouveront dans un post scriptum inséré à la première page de l'*Abeille*.

En attendant, permettez-moi d'écrire que la semaine est difficile au critique.

Mêmes ouvrages, mêmes interprètes, même public. Comment sortir de semblable impasse? Il faut avoir l'esprit bien fécond, bien éveillé pour s'en tirer, et telle n'est pas ma situation en ce moment. Les nuits successivement passées, au journal, s'il vous plaît, sous les taquineries des becs de gaz et de leurs vacillations, m'ont mis dans les yeux une somnolence impérieuse, impitoyable, qui se manifeste par des baillements larges et obstinés, par des dodelinements de tête forcés, par des pandiculations aussi fréquentes que peu gracieuses.

Je me rappelle beaucoup à moi-même le don Dégommez du gentil opéra bouffe—*Le Jour et la Nuit*; pour un peu je dormirais debout. Jugez un peu si j'incline à dormir assis et à jeter là ma plume. D'autant mieux que je crains de communiquer à ma prose l'influence narcotique qui est en moi, et voyez-vous d'ici toute la clientèle de l'Abeille mise par le présent Bulletin dans l'état où le rameau de Robert plonge les invités d'Isabelle.

Non, évitons-leur ce vilain tour, si faire se peut. Et puisqu'il n'y a pas précisément averse de sujets pour le critique, usons d'une recette parfois employée et qui fait passer souvent d'excellents instants. On se trouve réunis cinq ou six excellents apôtres, avec quelques heures à dépenser, et l'un des ornements de l'aimable société s'exclame tout à coup: Nous n'avons rien à faire en ce moment; si, pour tuer le temps, nous disions du mal du prochain. Et le bon apôtre trouve de l'écho, et on tue ce cher prochain mieux encore que le temps, avec les plus fines langues de Tolède qui soient.

Eh bien! afin de ne point m'épuiser à la recherche d'un sujet, laissez-moi recourir à cette recette vieille mais infaillible, et dire un peu de mal de l'Opéra. Soyez tranquille d'ailleurs, ceux que je me propose de tuer seront encore pleins de vie demain.

Et puis ce n'est qu'à une mise en scène que je vais m'en prendre. La besogne d'un régisseur d'opéra—répertoire si connu et si peu renouvelé hélas! est trop simple, trop élémentaire pour qu'on n'en signale pas les négligences. Or je ne sais rien de plus faux, rien de plus raté, pour me servir d'un mot peu académique mais fort expressif, que la mise en scène du second tableau du deuxième acte d'*Hamlet*.

Pourquoi cette scène de la *Mort de Gonzague* se déroule-t-elle ainsi latéralement, à droite, en un décor d'une plantation telle que les deux tiers de la salle ne comprennent absolument rien à ce qui se passe, sans compter que l'impassibilité persistante du visage du roi ne contribue pas peu à aggraver cette confusion.

Que signifie ce petit théâtre auquel Hamlet et Ophélie tournent irrévérencieusement le dos? Et la chose est d'autant plus hors de place chez Hamlet que, comme il ne parait pas avoir une très grande confiance dans l'intelligence que peut avoir Ophélie des choses du théâtre, il lui explique, par le menu, ainsi qu'un simple feuilletoniste, ce qui se trame, et ce qu'il ne voit pas lui-même, ô mystère! ce qu'il pourrait voir seulement s'il avait les deux façades dont jouit Mlle Christine que vous avez peut-être visitée au Cirque Cole.

Oui, Ophélie, qui écoute, et Hamlet qui *cicérone*, à l'instar des *montreurs* de tableaux mouvants, de *dissolving views*, tournent tous deux absolument le dos au petit guignol en question, et cela me paraît être d'une logique contestable.

On me dira peut-être qu'ils n'aiment pas la pantomime; soit, et je déclare énergiquement partager cette antipathie danoise. Mais enfin, lorsqu'on fait venir les violons, il faut y danser avec ses invités pour peu qu'il vous reste des jambes.

Or c'est Hamlet qui a appelé à Elseneur ces aimables cabots d'alors; c'est sur son ordre que son agent théâtral les lui a expédiés de je ne sais où. L'engagement est signé, que diable! et ils ont dû toucher leurs avances. Que le roi, qui a une petite fiole sur la conscience, les houspille et les traite d'histrions, qu'il les chasse sans même leur accorder les trois débuts, cela se conçoit.

Mais qu'Hamlet, qui paraît être un garçon bien élevé et bon, qui a versé le vin de l'hospitalité, et qu'Ophélie, qui a du Polonius de la race dans le sang, s'obstinent ainsi à leur présenter le dos, cela me heurte; cela, n'en déplaise au régisseur, est un trait de pitoyable éducation, même en Danemark.

C'est, en vérité, par trop cavalièrement en agir avec le comédien; c'est l'humilier plus encore que ne le ferait M. Mirbeau lui-même, qui, j'en suis sûr, a une toute autre attitude quand il s'égare au théâtre afin d'y contempler "le drapeau de nos décompositions," comme il dit.

Voyez-vous d'ici M. Coquelin, si on le regardait ainsi, lui qui veut à juste titre que la "boutique de chacun soit respectée.

Croyez-moi, aménagez tout autrement ce décor si préjudiciable à l'effet. Plantez-le face au public, sans hésiter. Et si Ophélie et Hamlet, légèrement toqués d'ailleurs, oublient encore qu'il faut de la tenue même dans le salon d'un La Pommeraye couronné, eh bien! tant pis pour eux.

La faute n'en sera pas du moins au régisseur. Je ne veux pas être maussade, mais, en conscience, pas cette disposition du décor accessoire d'Hamlet! Il n'est pas admissible, et met en très mauvaise humeur tout le côté droit de la salle, qui ne perçoit rien de ce drame palpitant—*La Mort de Gonzague*—et qui, comme compensation insuffisante, voit de dos seulement Mlle Hasselmans et M. Delrat.

J'avais raison d'écrire plus haut que, les sujets de bulletin artistique se faisant rares, restait la ressource de critiquer le prochain. L'expédient ne m'est pas trop mauvais, puisque j'arrive à mon seizième feuillet, et si je vous ai fait faire cette traite sans trop vous fatiguer, vous ennuyer, me voilà sorti heureusement, ou à peu près, de l'impasse en question.

J'ai déjà écrit ma pensée sur la façon dont *Hamlet* est chanté par la troupe de M. Défossez. Je n'ai donc point à y revenir. Je n'ai rien observé chez les interprètes qui motive une mention nouvelle. Si cependant; M. Delrat a quelque peu modifié sa sortie du 1er acte, 1er tableau; mais pourquoi cette malheureuse entrée, à grande vitesse, du 4ème tableau: *Belle, permettez-nous!*

Cela est absolument choquant. J'y insiste; on ne se figure guère Hamlet courant. Et la nature même de son tempérament s'y opposait. Car l'Hamlet pâli, spectral qu'on se figure en général, qu'on a pour idéal, n'est point celui de Shakespeare:

"He's fat, and scant of breath."

J'ai parlé, et réitérément des divers ouvrages qui ont composé le répertoire de cette dernière semaine; inutile de me livrer aux redites, même en face de la disette de matières.

L'affiche annonce pour ce soir *La Mascotte*, et l'on m'assure que la salle presqu'entière est louée. Je le crois sans peine.

L'ouvrage de M. Audran est certainement l'un des plus complets qu'ait produits le genre de l'opérette; le seul duo des *Bê, Bê* et *Glou, Glou* suffirait à la vogue, à la vogue stable, car cela est d'une couleur charmante. Mais bien d'autres morceaux sont à citer dans ces trois actes qui, avec *La Fille de Mme Angot*, me semblent être un type achevé du genre tant en demande aujourd'hui en attendant une autre venue de *Guillaume Tell*, de *Robert*, de *Huguenots*, cette musique du présent dont nous nous contentons, n'en déplaise à ceux qui escomptent celle de l'avenir.

Les excellents éléments dont est faite la troupe d'opérette sont un sûr garant que la représentation de *La Mascotte* nous vaudra une soirée bien remplie. J'imagine que ce joli ouvrage est appelé à des représentations nombreuses et fructueuses.

Mlle Fouquet, la nouvelle Falcon de M. Défossez, sera ici demain, et débutera dans les *Huguenots* jeudi ou samedi.

J'aime à penser que le directeur ne choisira pas ce dernier jour pour présenter au public l'artiste tant attendue. Ce serait, en vérité, gaspiller son bien. La recette du samedi est la moins incertaine de toutes, et cette soirée là a déjà été trop gâtée par le répertoire. On lui a donné deux ou trois des reprises les plus importantes. C'est là un acte administratif que je ne saurais approuver, et qui est beaucoup trop coûteux à l'impresario.

Mlle Fouquet a chanté, et chanté avec distinction, des fragments de l'opéra de M. Massenet "*Le roi de Lahore*". C'est aux Concerts Colonne qu'elle s'y est fait entendre. Recommandation très sérieuse, et qui m'inspire haute confiance.

Je ne sais si M. Défossez a reçu les réponses définitives des danseuses avec lesquelles il est actuellement en correspondance—Mmes Bonfanti et Bella, entr'autres. Je souhaite que ce nouveau sacrifice lui soit profitable, et que les jambes opèrent la réaction que jusqu'ici n'ont pu obtenir les voix: le retour de la foule à l'Opéra.

Aujourd'hui, à une heure de l'après-midi, à la Salle Grunewald, Concert Vocal et Instrumental donné par les Servantes des Pauvres au bénéfice des indigents dont elles ont pris charge.

Jamais peut être les Servantes des Pauvres ne se sont trouvées en face de misères aussi nombreuses, aussi complètes. L'œuvre qu'elles ont entreprise découragerait les plus forts, mais ce mot "découragement" ne leur est plus connu.

Plus grand est l'obstacle, plus grand est leur zèle. D'autres s'émeuvent et pleurent au spectacle des infortunes, dont beaucoup sont presque des agonies; les Servantes des Pauvres, elles agissent. Elles vont au riche, et quelque brutal qu'il soit, l'accueil qu'elles reçoivent souvent, elles ne s'en troublent point.

Au-dessus de la voix butorde qui leur répond, elles entendent les gémissements de ceux qui souffrent et attendent là-bas; et, à force de douceur et de prédications attendries, elles font du bourru—un bourru bienfaisant.

Je l'ai déjà écrit, le concert d'aujourd'hui est en mains qui ne peuvent que porter bonheur: Mmes Bernardi, Hasselmans, Reine, Bella, Wanack, MM. Tournié, Delrat, Jourdan, Tony-Reine, Cartier.

M. et Mme Reine chanteront en costume.

Mercredi, à la nouvelle Salle Werlein, 18 rue Bourbon, Mlle Samuel fera entendre ses élèves dont plusieurs, m'assure-t-on, subissent la charmante contagion du talent, sont déjà presque des artistes. J'espère que la soirée sera heureuse; et je souhaite que la vogue si méritée de l'éminente pianiste aille grandissant et paie largement ses courageux et persistants efforts.

L. Placide Canonge.

---

Les journaux mexicains protestent contre l'invasion par les chinois du nord-ouest du Mexique, spécialement de l'état de Chihuahua, où ils ont des hôtels et des factoreries, et, dit-on s'emparent de toutes les affaires au détriment de la population native.

---

Le choléra, s'il faut s'en rapporter aux lettres reçues de Chiapas, Mexique, par les journaux du Nord, fait de si grands ravages dans cette partie de la république, que, dans quelques endroits les propriétaires et les ouvriers des habitations sont morts, et que leurs corps n'ont pu être enterrés. Soixante décès, en un seul jour, ont été constatés à Tonula; il s'en est suivi une terrible panique Quelques personnes pensent que le fléau n'est pas le choléra, quoiqu'on lui ait donné ce nom.

---

On écrit de Shipwich, Mississippi: Scipio Horne, de couleur, se disant astronome, médecin et pharmacien, et qui l'a fait croire à ses congénères, et qui a prédit l'apparition d'une nouvelle comète pour le jour de Noël, fut appelé pour voir un nègre qui avait un mal à la jambe. Scipio décida immédiatement que le mal était produit par la présence d'un lézard, qui s'était introduit subrepticement dans le membre du patient. Après avoir martyrisé, et inutilement le pauvre diable, Scipio s'écria qu'il était en présence d'un phénomène invisible. Deux médecins appelés, ont reconnu, qu'à la suite des manœuvres du prétendu astronome, l'amputation était nécessaire. Scipio est poursuivi par la police.

---

Depuis la rupture des négociations entre le gouvernement français et l'ambassade malgache, l'opinion publique, en Angleterre, s'occupe des suites probables de ce conflit. Plusieurs journaux ont exprimé la conviction que le cabinet de Paris médite l'annexion de Madagascar; ils ont, d'ailleurs, le *Times*, notamment,—envisagé cette éventualité avec une quiétude et une résignation d'âme qui décèle, chez les politiciens anglais, la pensée de satisfaire la France sur ce point, en échange de concessions équivalentes dans la question égyptienne.

---

Pour l'armement des côtes on vient d'expédier à Brest un nouveau canon, qui installé reviendra à la bagatelle d'un million.

Que de gens on ferait vivre avec l'argent qu'on emploie à tuer.

---

Le discours d'ouverture de l'empereur d'Allemagne au Parlement de Berlin a presque coïncidé avec la réouverture des Chambres françaises. Deux paragraphes de ce discours sont surtout importants à noter: d'abord celui dans lequel l'empereur d'Allemagne a annoncé "que les relations diplomatiques et politiques entre la cour de Prusse et la curie romaine étaient amicales et que le gouvernement s'empressera de tenir compte des besoins de la population catholique"—et celui qui a trait aux relations internationales, où il est dit:

Les relations de l'Allemagne avec toutes les puissances étrangères donnent lieu de penser que les bienfaits de la paix sont assurés."

---

Un mot de Mme Nilson: "J'aime passionnément la Patti. J'apprends qu'elle est jalouse de moi. Je ne saurais m'expliquer ce sentiment. Elle est brune et je suis blonde; elle est petite, fluette, et je suis d'un embonpoint remarquable."

---

### Un nouveau cidre.

Il paraît que les Capitulaires de Charlemagne mettent au nombre des métiers ordinaires celui de "cicerator" ou fabricant de cidre; et même l'histoire rapporte qu'un président de la Barre, élu à Mortain, affirme dans son formulaire "qu'un Normand ayant battu une pomme contre son coude, et trouvant qu'elle donnait du jus, se prit à la sucer et de là il commença à former son idée pour extraire le Sidre. Encore les autres nations, abondantes en vin, pour plaisir représentent la contenance d'un normand battant une pomme au coude; ce qui ne se doit prendre à reproche, mais à galantise et gentille invention."

Dans ces temps-là, sans doute, où la fabrication du cidre était encore une chose fort primitive, on n'avait point coutume de pousser l'art jusqu'à la falsification, jusqu'à la sophistication, comme on dit aujourd'hui dans la langue officielle.

Buridan, marchand de cidres, Parisien de naissance, Normand de tempérament, a mis une grande pancarte à la porte de son établissement. On y lit ces mots remarquables, en gros caractères: "Au vrai chindre," et au-dessus, une petite peinture sans valeur qui représente une grosse Normande vidant un cruchon énorme!

Un jour on est venu chez lui pour opérer un prélèvement. L'employé de la préfecture de police a fait une analyse.... O Capitulaires de Charlemagne, vous n'aviez pas prévu cela. Sophistiquer le "sidre."

M. le président interroge Buridan.

M. le président: Vous avez une certaine audace. Vous mettez à votre porte: "Ici l'on vend du vrai chindre," et nulle part on n'en a jamais découvert qui soit plus détestable que celui que vous vendez.

Buridan: C'est une boisson très rafraîchissante, monsieur le président.

M. le président: Oui, vous mettez beaucoup d'eau dedans. On a découvert 27 pour 100 d'eau dans votre cidre.

Buridan: C'est du cidre doux auquel j'ai ajouté encore du sirop de sucre.

M. le président: Du sirop de sucre?

Buridan: Comment? du sirop de sucre? Vous ne connaissez pas le sirop de sucre, c'est de l'eau et du sucre. C'est bien simple. C'est doux.

M. le président: Mais vous vendiez cela très cher.

Buridan: Que non! 12 sous le litre. Rien! quoi! c'était donné.

M. le président: Je crois bien! c'était de l'eau qui revenait cher!

Buridan: Et du sucre.

M. le président. Oui, de l'eau sucrée.

Buridan: Oh! mais ce n'est pas tout.

M. le président: Oui, je sais bien. il y avait un tout petit peu de cidre. Mais ça ne comptait presque pas!....

Buridan: Mais j'ai des frais énormes. Les impôts. Voyez-vous, monsieur le président, il ne faut pas me condamner. Puis mes consommateurs trouvent ça très bon.

M. le président: Ils trouveront bien meilleure une boisson qui ne sera pas frelatée.

Buridan; Non, allez, mon président, quand j'aurai été condamné, quand même que je leur donnerais du champagne, ils ne le trouveraient pas si bon que mon cidre.... L'imagination, voyez-vous.

Le tribunal a condamné néanmoins Buridan à quarante-huit heures de prison, 50 francs d'amende et a ordonné deux affiches de son jugement.

## Gazette des Tribunaux.

Cour d'Assises.—Un parricide de vingt ans.—Monstre ou fou?

La grave question de la responsabilité mentale se posait récemment devant la Cour d'assises dans une affaire de parricide dont les détails donnent le frisson.

L'accusé, Emile Zurcher, est un jeune homme de vingt ans. Il a voulu tuer sa mère à l'aide d'un couperet qu'il avait confectionné lui-même et qu'il aiguisait chaque jour sous les yeux de la pauvre femme.

Les débats sont présidés par M. le conseiller Faure-Bignet; M. l'avocat général Maillard occupe le siège du ministère public, Me Corne est au banc de la défense.

Zurcher est un petit maigre et vilain garçon, blême, les joues creuses, la barbe jaune, rare et sale; l'œil, d'un bleu-clair, a une expression de perversité singulière; il passe de temps en temps sur cette physionomie ingrate un ricanement sinistre, le rictus de la bête fauve ou du fou.

L'interrogatoire, mieux que tous les récits du monde, va nous faire pénétrer les horreurs et les étrangetés de cette cause:

D. Votre père est Suisse; votre mère est Alsacienne; tous deux sont établis à Paris depuis longtemps. Votre père, qui est ouvrier ébéniste et qui a gagné quelque aisance à force de travail, vous a fait donner une éducation primaire excellente.

Vous avez été un brillant élève; vous remportiez tous les prix. Mais, sorti de l'école, vous n'avez pu vous maintenir dans aucun atelier.—R. J'avais un caractère à ne pas supporter le joug des patrons; je ne puis souffrir la servitude prolétarienne.

D. Vous avez rédigé, en effet, un volumineux mémoire, dans lequel, après avoir posé en principe que, pour gagner un capital, il faut travailler ou voler, vous vous prononcez pour le vol.

Vous détestiez profondément vos parents?—R. Ils ne savaient point comprendre mes principes. On trouve difficilement sa voie quand on ne se sent pas soutenu. J'aurais pu être avocat, docteur en médecine, ingénieur, j'étais fait pour les sommets! (Mouvement). Mais j'avais un père qui me traitait de fou et qui me tenait une épée de Damoclès suspendue sur la tête, en me parlant sans cesse de la maison de santé.

M. le président—Votre père vous reprochait simplement de mépriser l'atelier et de le mépriser lui-même.

Quant à votre mère, c'est une femme douce et bonne.

L'accusé (ricanant).—Oh! elle aurait bien voulu faire la sévère, mais avec elle j'avais réponse à tout!

—Vous aviez une telle haine contre votre père que vous ne lui donniez plus ce nom. Vous l'appeliez *le vieux!*

En 1878, Zurcher s'enfuit de la maison paternelle. Il vole à l'étalage; on l'arrête. Sa mère le réclame et le sauve de la maison de correction. Pauvre femme!

En 1881, nouvelle fugue. Cette fois, le jeune homme est arrêté sur la voie publique dans un tel état d'excitation mentale qu'on l'enferme à l'asile Sainte-Anne, où il reste quatre mois.

Le jeune homme explique lui-même que cet accès de folie n'était pas grave:

J'avais, dit-il d'un ton prétentieux, ce qu'on appelle en termes scientifiques "le fer chaud."

D. Vous êtes sorti de l'asile Sainte-Anne à la fin du mois de décembre 1881. C'est alors que vous avez résolu de tuer votre père et votre mère?—R. Oui, mon père pesait sur mon existence. Lui, mort, j'étais libre! Je pouvais devenir artiste, industriel....

D. Mais vous n'aviez ni talent ni capitaux.

L'accusé (orgueilleusement).—Du talent? Si, j'en ai! Des capitaux? J'en aurais acquis, par le vol!

J'ai inventé le *vol soporifique*: on endort le patron, et on le dépouille. J'ai expérimenté sur moi-même l'éther comme anesthésique. C'est parfait! Mais, comme le goût de l'éther ordinaire est insupportable, j'aurais pris du cyanure d'éthyle. Je développais souvent devant ma mère mes théories sur le vol. Elle me contrecarrait, me traitant de misérable, d'aliéné. Alors j'ai songé à la tuer, comme le père! (Sensation.)

Ici, un détail horrible:

M. le président—Vous avez dit que vous voyiez en rêve la tête de votre père et celle de votre mère coupées et se faisant vis-à-vis dans un plateau, de chaque côté d'une cheminée. "J'étais heureux, avez-vous ajouté, de voir que ces deux cervelles ne pouvaient plus abrutir la mienne." (Mouvement prolongé.)

L'accusé.—J'ai dit cela, oui.

D. L'avez-vous pensé?—R. (D'un air insouciant.) Je ne sais pas.

D. Vous avez songé d'abord à empoisonner votre mère. Vous avez même acheté dans ce but différentes drogues.—R. Oui. Mais les moyens chimiques me répugnaient. Il n'y a rien de tel que les procédés physiques: le stylet, la baïonnette, le pistolet, le couperet. Le poison demande des préparations, des occasions. Le pistolet, le stylet et la baïonnette sont applicables à tout instant.

D. Vous avez cependant renoncé au pistolet?—R. Oui, parce que la détonation aurait attiré du monde, et qu'on m'eût pris.

D. Vous vous êtes donc définitivement arrêtés aux instruments tranchants?

L'accusé (avec tranquillité).—Tranchants et perforants. A part la baïonnette, qui est mal en main. J'avais acheté un sabre, mais je ne me suis pas senti davantage sûr de cette arme.

Alors j'ai confectionné moi-même un couperet à l'aide d'un morceau d'acier que j'ai ébanché, limé, et que j'ai fait tremper. Je l'aiguisais tous les jours.

D. Le reconnaissez-vous?

On représente au jeune criminel le couperet, arme terrible, semblable à un outil de boucher; on lui fait voir aussi la lame de sabre et les fioles de poison. Il reste impassible et dit simplement: *C'est bien ça!*

D. Arrivez au moment du crime.—R. J'en avais fixé l'exécution au commencement de juillet. Il s'était élevé une lutte entre ma conscience et ma volonté. Mais il fallait que la volonté triomphât.

D. Racontez la scène du crime.

L'accusé (tranquillement)—C'était le 6 juillet, vers midi. Ma mère travaillait auprès d'une fenêtre. Je me suis approché d'elle par derrière, en traître, cachant mon couperet sous mon paletot.

Je lui ai porté un premier coup en fermant les yeux. Je comptais trancher net la colonne vertébrale (Mouvement d'horreur); mais j'avais compté sans l'émotion qui fit faiblir ma main. Je dus frapper encore à deux reprises....

D. Votre pauvre mère s'enfuit toute sanglante, appelant du secours. Puis, comprenant qu'on allait venir, que vous seriez découvert, arrêté, elle vous couvrit de son corps et vous embrassa en vous disant qu'elle vous pardonnait. L'amour maternel triomphait en elle de l'horreur que lui inspirait l'assassin. (Sensation).

Et vous, vous ne pleuriez pas, malheureux!

R. Je ne pleure jamais!

Mme Zurcher est appelée à la barre. Triste et lamentable spectacle que celui-là: la mère venant déposer contre son meurtrier, contre son fils.

La première parole de la pauvre femme, qui se soutient à peine, est une parole de pardon pour le petit misérable:

—Je demande l'indulgence des jurés, gémit-elle; nous n'avons que lui d'enfant.

M. le président—Vous lui avez pardonné, madame?—R. Oui, monsieur, oui, et il a bien pleuré.

M. le président (à l'accusé). Que disiez-vous donc tout à l'heure, que vous ne pleuriez jamais?—L'accusé (en ricanant). Oh! dans les grandes circonstances!.... (Longues rumeurs dans l'auditoire).

M. le docteur Legrand du Saulle a été chargé d'examiner l'état mental du jeune assassin.

L'éminent aliéniste s'exprime ainsi:

Zurcher a de lui-même une opinion ridiculement exagérée; il méprise la société, nos institutions et nos lois; il a soif d'argent, est profondément pervers et pousse l'esprit d'indépendance jusqu'au crime. Il a des ambitions démesurées et des instincts féroces. Il est extrêmement dangereux et c'est un véritable type de monstruosité morale.

Zurcher a parfois un regard étrange, scrutateur, menaçant, flamboyant, terrible. Je l'ai subi et j'ai difficilement pu le soutenir ou le braver: il trouble et déroute. Ce n'est pas le regard pathologique de l'épileptique ou du fou; ce doit être quelque chose comme le regard atroce de l'assassin résolu qui lève l'arme pour frapper; et lorsqu'on lui demande la cause et la signification de ce regard, il répond: "C'est le regard de l'individu qui n'a pas de moyens d'existence fixes, c'est le regard farouche d'une intelligence qui se sent supérieure et qui est rivée à la misère qui l'abrutit; c'est le regard effrayé d'un malheureux qui sent instinctivement qu'il est sur la voie des abîmes."

Le docteur Legrand du Saulle raconte ensuite que le jeune misérable, qui semblait avoir le génie du mal, a fait une véritable étude sur les différentes manières de voler. Il s'était arrêté en dernier lieu à ceci: ou bien entrer chez un changeur, lui jeter du tabac dans les yeux et faire main basse sur une sébile pleine d'or, ou bien dévaliser un concierge le jour du terme; ou se présenter comme courtier chez une vieille rentière, l'avengler et la tuer en lui jetant de l'acide prussique dans les yeux, et lui "tailladier le visage à coups de couperet volant."

Voilà ce que Zurcher eût fait, sa mère morte, son père mort, car il avait bien, le 6 juillet, la ferme intention de tuer son père quand il rentrerait pour le déjeuner.

—Je n'ai, a-t-il déclaré, que le crime comme moyen de parvenir.... Mon père et ma mère ne respectaient pas mon esprit, qui est supérieur; en être viril, j'ai voulu les supprimer.

La conclusion du rapport de M. le docteur Legrand du Saulle mérite d'être citée en entier:

Personne ne sait mieux que Zurcher discerner le bien du mal. Cela est si vrai que, si par impossible il venait à être dirigé sur un établissement d'aliénés, pas un seul chef de service ne consentirait certainement à le garder. On ne jette point par complaisance la livrée du délire sur les épaules de l'assassin.

A notre époque, les grandes et subites élévations qu'ils voient autour deux grisent certains hommes et leur inspirent d'immenses ambitions d'argent, d'honneur et de célébrité.

Zurcher, qui avec un peu d'argent, au point de départ, se sentait capable "d'atteindre tous les sommets, avait rêvé le succès, l'indépendance, l'existence matérielle facile, la réforme de la société, la liberté sans limites, la suppression de tous les jougs, l'abolition de tous les privilèges et l'affranchissement de tous les liens: il n'a réussi, involontairement, qu'à ne pas tuer sa mère?

M. le docteur Legrand du Saulle conclut à la responsabilité de l'assassin, responsabilité atténuée cependant par la crise mentale qu'il a traversée l'an passé.

Après l'excellente plaidoirie de Me Corne, Zurcher s'est tourné vers les jurés:

—Puisque j'ai commis un acte de fou, s'est il écrié, traitez-moi comme tel: Acquittez-moi, *ayez pitié de ma mère!*

Le jury l'a reconnu coupable, mais, faisant bénéficier le misérable de la pitié qu'inspire son jeune âge et de ses antécédents au point de vue mental, il lui a accordé des circonstances atténuantes.

Zurcher a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

### Un dormeur.

Paillasse répondait à son maître, qui lui reprochait de toujours dormir au lieu de travailler: — Je vas vous dire, bourgeois; moi, mon bonheur, ça serait d'avoir de grosses sommes d'argent, et comme je ne gagne chez vous que deux sous par jour, n'y aura jamais moyen. Alors, comme je pense toujours à mon idée, sitôt que je suis au lit, je rêve que j'ai des millions, pendant les dix-huit heures sans m'arrêter; c'est comme ça que j'ai des "sommes" considérables.

La pensée obsédante de la fortune, est-elle, chez Auzou, comme chez Paillasse, le motif qui le fait jouir, en rêve, des plaisirs qu'elle procure, ou ce motif est-il simplement la fainéantise? La vraisemblance est pour la paresse.

Notre homme, traduit aujourd'hui en police correctionnelle, pour vagabondage, est dormeur de son état, dit-il, mais comme il est plus souvent sur un banc de promenade qu'installé devant son établi, il est évident que c'est la seule façon dont il dort.

Ainsi encore, sur le banc des prévenus, on est obligé de le réveiller; il s'y était endormi.

Ce dormeur éternel, est de Rouen. Il y a quelques jours, il flânait sur le port de cette ville Tout à coup, il aperçoit un wagon à marchandises, appartenant à la compagnie du chemin de fer, et plein de colis. Il s'y introduit pour se reposer du travail qu'il n'avait pas fait; s'y installe, s'allonge et s'endort.

Le wagon était destiné à un train de marchandises en formation, le moment de l'y placer venu, on l'amène, on l'attèle au précédent, et tout cela, sans que le sommeil du dormeur ait été en rien troublé.

Le lendemain matin, le train arrivait en gare des Batignolles et le colis humain n'avait par cessé de ronfler. On trouva Auzou, en déchargeant le wagon, et comme il n'a ni domicile ni moyens d'existence, voilà comment il est traduit en justice pour vagabondage.

Qu'y a-t-il de vrai dans l'histoire de ce voyage inconscient, raconté par lui, tel qu'on vient de le lire? Auzou n'a-t-il pas plutôt l'habitude de voyager gratis par le moyen ci-dessus? cette supposition serait bien admissible quand on voit mentionnées sur son sommier judiciaire deux contraventions à la police des chemins de fer, sans préjudice d'autres condamnations pour vagabondage et ivresse.

Le tribunal l'a condamné à six mois de prison.

Ceci nous prouve que le proverbe: "Le bien vient en dormant" n'est pas toujours justifié par l'évènement.

Mais on se demande si, au lieu d'un train de grande vitesse qui a mis dix heures à venir à Paris, Auzou était venu en petite vitesse, comment il aurait vécu trois ou quatre jours sans manger.

---

On mande de Berne, le 22 novembre, à la *Gazette de Lausanne*:

"M. le ministre Kern a donné sa démission pour le 1er mars.

"La lettre de démission est arrivée hier au Conseil fédéral."

DR. SPINNEY
Le spécialiste célèbre
—DE—
SAN FRANCISCO, CAL.
A de nouveau ouvert
Une Succursale de son Dispensaire
—AU—
No 190 rue du Canal,
NLLE-ORLEANS.
Où il peut être consulté jusqu'au mois de janvier.

Le DR SPINNEY, bien connu comme le fondateur du "Montreal [C. E.] Medical Institute", et ancien propriétaire du SPINNEYVILLE INFIRMARY, prévient respectueusement ses clients et les malades en général qu'il continue à traiter avec un succès sans égal les maladies chroniques et nerveuses.

Aux Dames et aux Messieurs,
Rappelez-vous que les délais sont funestes.

AUX DAMES!

Le Dr Spinney ayant consacré plusieurs années à l'étude des maladies de femmes est à même de les traiter sous leurs formes les plus malignes. Il invite donc cordialement toutes celles qui souffrent de ces cruelles affections auxquelles leur sexe est sujet à essayer de sa méthode de guérison. Grâce à cette méthode le Dr Spinney a soulagé des milliers de pauvres femmes et en a sauvé bien d'autres d'une fin prématurée.
Le Dr Spinney déclare qu'il ne fait pas usage de préparations minérales. Il ne traite qu'avec des remèdes végétaux. Bien des gens se sont malheureusement inoculé par l'abus du calomel les germes de maladies dont ils ont été plus tard affligés. A ceux-là et à tous ceux en général qui souffrent, je dirai:

Venez vous faire guérir!

Il importe peu que vous soyez atteints de telle ou telle maladie; venez vous faire examiner par le docteur. La consultation ne vous coûte rien. Venez donc voir si le docteur comprend votre cas. S'il peut vous guérir, il vous le dira. S'il ne peut pas, il vous le dira encore, car il n'entreprendra aucun traitement sans être sûr de guérir le malade.

JEUNES GENS!

Les symptômes suivants, qu'offrent souvent les jeunes gens, sont déterminés par des causes qu'ils n'ignorent pas: Perte de mémoire et d'énergie, faiblesse de la vue, éruptions au front, rêves désagréables, sommeil inquiet, sensation de malaise en se levant le matin, perte d'appétit, palpitations du cœur, défaillance morale, timidité, retour fâcheux vers le passé, appréhensions pour l'avenir, aversion pour toute espèce de société, recherche de la solitude, et bien d'autres symptômes.
Les jeunes gens qui les observent en eux, ou tout ou en partie, feront bien de profiter du bienfait incomparable qui leur est offert.

LE DR SPINNEY
S'engage à payer cinq cents piastres pour chaque cas qu'il aura entrepris et qu'il n'aura pas guéri.

Il dira à ceux qui souffrent des maux qu'il vient d'énumérer: "Ne vous exposez pas à un péril imminent en tardant davantage à y appliquer le remède qu'ils nécessitent. Vous en êtes encore peut-être à la première période; rappelez-vous que vous approchez de la dernière et le moment arrivera où le médecin le plus habile ne pourra rien pour vous." Le docteur a invariablement réussi. Ne vous livrez donc pas au désespoir et profitez des résultats bienfaisants de son traitement, avant qu'il ne soit trop tard pour vous secourir et vous sauver, avant que la mort ne vienne vous surprendre à la fleur de l'âge.

HOMMES D'UN AGE MOYEN.

Beaucoup d'hommes âgés de trente à soixante ans souffrent d'une trop grande activité de la vessie, avec une légère sensation de brûlure et une faiblesse du système que ne s'explique pas le malade. L'examen fait souvent découvrir dans le produit de la vessie un sédiment filamenteux et quelquefois de légères traces d'albumen. Ou bien le liquide sera d'une légère nuance laiteuse passant plus tard à une teinte sombre et lourde. Beaucoup succombent à cette affection sans en avoir jamais connu la cause. Le Dr S. garantit la parfaite guérison de ces cas et le rétablissement des organes à l'état de santé.

HEURES DE BUREAU--De 10 h. du matin à 4 h. de l'après-midi, et de 6 h. à 8 h. du soir. Le dimanche, de 9 h. à 11 h. du matin seulement. Examen complet et indication de traitement, $5.

Consultations gratuites.
S'adresser au
Dr Spinney & Cie,
190 rue du Canal, Nlle-Orléans.
26 nov—au 1er janv

SIROP & VIN DE DUSART
au Lacto-Phosphate de Chaux
Les lacto-phosphates de chaux conviennent particulièrement:
aux Enfants pâles, | aux Rachitiques, aux jeunes Filles qui se développent, aux Femmes délicates, aux Nourrices pour favoriser l'abondance et la richesse du lait, dans les diarrhées vertes des jeunes Enfants, aux Convalescents, aux Vieillards affaiblis, dans les Maladies de Poitrine, dans les Digestions laborieuses, dans l'Inappétence, dans toutes les maladies qui se traduisent par l'Amaigrissement et la Perte des Forces, dans les Fractures, pour la reconstitution des os, dans la Cicatrisation des Plaies.
Dépôt chez tous Droguistes & Pharmaciens

Migraines.—Maux de Tête
GUARANA
de GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris
Un seul paquet de cette poudre végétale et naturelle, délayée dans un peu d'eau sucrée, suffit pour faire disparaître les maux de tête, migraines ou névralgies les plus violents. Son action tonique lui donne une efficacité incontestable contre les coliques.
Dépôt: 8, Rue Vivienne, à Paris
ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 19 rue Dauphine immédiatement après la rue Canal, formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre faites ... le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels

G. P. MALONEY, D. D. S.,
DENTISTE.
BUREAU ET RESIDENCE,
150........RUE DU CANAL........150
près Baronne.
Dentiste du couvent des dames Ursulines.
Travaux dentaires de tous genres à des prix raisonnables.
Extraction de dents sans douleur.
Marchand de tous articles de dentiste aux prix de fabrique 25 sept—

JOSEPH BAUER,
DENTISTE,
180 - - - Esplanade - - - 180
Près Remparts.
31mai—1an D Ma J

LE PLUS BEAU STOCK
—DE—
LUNETTES
—ET DE—
LORGNONS,
A des prix modérés, reçus récemment de France.
De Magnifiques Verres à Lunettes.
E. CLAUDEL
Opticien,
96 rue du Canal, près Camp
20 v—1an

BUREAU DE PRETS.
OTTO SCHWANER,
17.......RUE BARONNE.......17
ENTRE CANAL ET COMMUNE.
Près de la SALLE GRUNEWALD.

Poudre Levain
INFAILLIBLE
—DE—
PRESTON & MERRILL.
LE VRAI LEVAIN!

PARFAITEMENT PUR,
c'est la préparation la plus forte, la moins coûteuse et la plus saine pour faire le pain.
VENDU PAR TOUS LES GROCERS.
S. MENDELSOHN,
Agent pour Preston & Merrill, Bureau No 59 rue Douane.
12 janv—1an J&D

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE ET LA NOUVELLE-ORLEANS.
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

| | | | |
|---|---|---|---|
| Dupuy de Lôme | 3,578 Tx. | Rouen | 3,578 Tx |
| Paris | 3,578 Tx. | Bordeaux | 3,578 Tx |
| Hâvre | 3,578 Tx. | Marseille | 3,578 Tx |
| Nantes | 3,578 Tx. | | |

ROUEN, entre le 15 et le 20 décembre.
CAVALIER, partira pour le Hâvre vers le 15 décembre, et sera suivi par le
Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $68.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Hâvre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
13 avril FORSTALL, ROSS & CLAYTON, 173 rue Commune.

FRANTZ & OPITZ,

Coin des rues Royale et Bienville,
Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.
Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaquée, des Ciseaux pour les dames, etc., etc.
Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie.
Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.
N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés ni d'articles de qualité inférieure.
Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—6m

PHARMACIE DUCONGE.
39........RUE DE CHARTRES........39
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHÉ,
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de: MÉDICAMENTS PATENTÉS, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité.
Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge.
Agence pour la vente du Willen's Dysentery Remedy. 1er sept 82—1an

## FEUILLETON.

No 15 Commencé le 30 Nov.

# UNE PARISIENNE

--ETUDE DE FEMME--

Par Claude Vignon.

—Ma bien chère amie, lui dit-il enfin, après avoir guetté l'heure de la trouver seule, non, vous ne ferez pas cela; vous ne vous en irez pas. Vous ne me laisserez pas seul quand, enfin, j'entrevoyais l'heure où je deviendrais tout pour vous.

—Que voulez-vous dire?

—Eh! vous ne savez que trop combien je vous aime! et avec quelle abnégation depuis des années je vous sers......

—Abnégation?

—Non! retirons ce vilain mot, car vous m'avez rendu bien heureux! Vous m'avez donné des joies incomparables et telles que si, pour les conserver, il fallait s'engager à n'en espérer jamais d'autres, je m'engagerais à l'instant!

—Permettez-moi de vous dire que vous me tenez un étrange langage et que je ne m'attendais pas à vous entendre jamais m'exprimer des sentiments qui, au fond, vous le sentez bien, sont une injure!

—Parlons sincèrement et sans hypocrisie, ma bien chère Amélie: l'amour d'un homme ne saurait jamais être une injure pour une femme quand elle sait à n'en pas douter, et vous le savez! que, si cet homme était libre, ce serait son nom, sa fortune, sa vie tout entière qu'il mettrait à ses pieds!

—Mais vous n'êtes pas libre!

—Et voilà pourquoi depuis cinq ans je garde le silence; pourquoi je me suis borné à respirer humblement l'air que vous respiriez, à garder mon trésor afin qu'au moins nul ne vînt le prendre!

—Et aujourd'hui, vous avez plus d'audace?

—Aujourd'hui, vous êtes seule au monde, sans fortune, presque sans ressources, et vous allez vous arracher à moi pour toujours? C'est pourquoi l'heure est venue de parler avec franchise et de déchirer tous les voiles. Oui, ma chère amie, j'ai espéré que vous laisseriez attendrir par mes soins; que vous me feriez dans votre cœur une place à part, meilleure que toutes les autres.

—Cette place vous l'aviez!

—Et je ne l'ai plus! et vous la reprenez! Pourquoi! Parce que vous m'avez mis dans la nécessité d'être sincère et que je l'ai été!

—Parce que vous venez de me faire entendre que n'ayant à m'offrir que le déshonneur, vous aviez attendu pour me le proposer que je fusse seule et dénuée.

—Laissons donc ces formules de convention, je vous en prie! Qu'est-ce que le déshonneur? Serait-ce étant libre, d'accepter l'amour d'un homme qui vous estime de tout son cœur?

—Etrange estime!

—Mais oui, qui vous estime! qui vous estime autant qu'il vous adore! Voyez donc combien avec de grands mots on dénature une situation. Vous êtes ici chez vous, n'est-ce pas? on est accoutumé à vous y voir, à y venir, à m'y rencontrer. Qui donc s'attend à un changement dans votre existence? On jasera peut-être plus, en vous voyant partir, qu'en me voyant continuer à rester votre ami. Et croyez-vous donc, qu'avec vous, mon ton changerait? Jamais plus respectueux ami que moi parmi vos amis.

—Merci.

—Et si jamais quelqu'un osait.... mon bras peut encore tenir une épée.

—Je n'aurais pas dû en entendre aussi long, reprit Amélie d'un ton sévère; mais jusqu'ici vous avez été mon ami; mais au fond je vois que, dans votre esprit faussé, la proposition que vous me faites n'est pas tant injurieuse qu'elle l'est, en réalité. Eh bien! ne voyez-vous pas que j'ai ici près de moi un témoin aujourd'hui, un juge plus tard, mon fils!

—Nous le mettrions sionnaireau pen collège.

—C'est cela, pour être plus libres: femme perdue d'abord, mauvaise mère ensuite!

—Comme vous exagérez tout! Eh! mais votre fils pourrait encore rester près de vous et jamais ne se douter de rien.

—Et je volerais son respect!

—Mais encore une fois vous êtes libre! et si je l'étais aussi vous pourriez être ma femme. Il y a bien des veuves qui se remarient; vous avez ma parole; que manquerait-il donc à notre union? Un paragraphe du Code, lu par le maire, et la bénédiction du curé. Un esprit libre et haut, comme le vôtre, peut-il tenir à ces choses?

—Ecoutez moi, cher ami: je veux bien encore vous donner ce titre, et il m'en coûtera, croyez-le, si vous me forcez à le reprendre! Une parole va suffire pour vous répondre: si vous étiez libre et si vous m'offriez votre main, eh bien! au lieu de m'offenser je vous remercierais profondément de l'honneur que vous me feriez, mais je n'accepterais pas.

M. Salençon fit un haut le corps.

—Comment? dit-il.

—Je suis veuve de fait, mais je suis restée épouse. Jamais plus je ne pourrais donner mon amour à un homme.—Mais quelle place il y avait dans mon cœur pour l'amitié!

—Eh bien! gardez-la-moi, cette amitié précieuse et chérie! Je vous l'ai dit: restez; ne changez rien à notre vie passée et.... que voulez-vous? je me résignerai: j'attendrai!

—Cela n'est pas possible, mon ami; une séparation momentanée est nécessaire. Je partirai. Mais vous m'écrirez, je vous répondrai — sur le ton qui convient, s'entend;—et plus tard, dans quelques années.... quand j'aurai des cheveux blancs et que Raoul portera l'épaulette, nous nous retrouverons.

—Raillerie! Et moi, pendant ce temps-là?

—Vous prendrez d'autres habitudes, vous trouverez quelque amie.... plus complaisante!

—A mon tour, laissez-moi vous dire que je n'ai pas mérité cette injure.

—Enfin, cher monsieur, j'ai pris, quoi qu'il m'en coûte—et je vous avoue qu'il m'en coûte,—j'ai pris la résolution de partir avec mon frère et mon fils.

—Allez à Senlis, au moins, il me sera permis de vous y voir!

—Pas pour le moment; plus tard peut-être. Mais, à ce propos, j'ai à vous demander une chose: c'est la résiliation de notre bail.

—Pourquoi?

—Parce que j'ai compris que l'habitation des Sablons vous était inutile, puisque vous n'y habitez pas: que ce bail, par conséquent, n'a pu être qu'un moyen détourné de me rendre service, et que... je ne saurais accepter de service, surtout après l'explication qui vient d'intervenir entre nous.

—Alors c'est une rupture.... complète, et vous ne voulez même plus de moi pour ami?

Deux larmes, deux grosses larmes comme celles qu'Amélie avait déjà vues rouler sur les joues de M. Salençon, descendirent des yeux du pauvre homme dans sa barbe.

Ces larmes, encore une fois, émurent Amélie. Elle se leva:

—Je vous en prie, dit-elle, cessons cette conversation qui m'est cruelle.... comme à vous. J'ai cru devoir prendre une résolution: cette résolution m'a été demandée par une mère mourante; je n'en changerai pas. Et vous, mon ami, plus tard, vous me rendrez justice.

—Je ferai tout pour vous empêcher de partir.

—Ne faites rien, ce serait inutile.

—Mais je vous aime, moi; je vous aime passionnément, je ne vis plus que par vous.

Et lui aussi, M. Salençon se leva, puis saisit les deux mains d'Amélie, la regarda d'un air ardent, égaré, et les lèvres frémissantes:

—Je vous en prie..., je vous en supplie, balbutia-t-il.

Et ce fut une scène cruelle: lui, voulant l'obliger à rester parce qu'elle n'aurait plus rien à sauver; elle se défendant....

Enfin c'était l'heure où Raoul rentrait du collège; il arriva. Ce fut fini.

Mais le lendemain Amélie s'arrangea pour ne pas rester seule un moment au logis.

Et le surlendemain elle était partie.

La précipitation de son départ l'empêcha de mettre ordre à toutes ses affaires à Paris; elle pensa que de Moulins elle écrirait à madame Sardevet d'une part, à son beau-père de l'autre; et quant à l'appartement de la rue Serpente, elle avait un bail et ne pouvait le rompre qu'avec de certaines formalités. D'ailleurs, le petit mobilier laissé par madame Langlé appartenait aux trois héritiers; et tous trois étaient tombés d'accord de prendre, à ce sujet, des arrangements à l'expiration du bail.

Henriette Lemot, Charles Langlé et Amélie Ducrest partirent donc tous les trois ensemble—et se séparèrent à moitié route, Amélie, Raoul et Charles allant à Moulins, et Henriette retournant à Marseille.

XXIV

Quand Amélie entra, au bras de son frère, dans une maison froide et nue, sans jardin, et ayant pour toute vue, au bout d'une rue plate et solitaire, une aile du Palais de Justice, elle eut une crampe au cœur. Cette fois ce n'était plus comme jadis, alors que l'amour revêtait tout de pourpre et d'or; où l'ardeur de la jeunesse et l'entraînement du bonheur lui donnaient la puissance de transformer les plus laides choses.

Elle entra, se blottit dans la chambre qu'on lui désigna, accommoda tout près une chambrette pour Raoul, lui organisa un petit bureau pour travailler au retour du collège, et ce fut fini.

C'est qu'elle était cruelle, désormais, la situation d'Amélie!

Plus rien! rien! Et il allait falloir résilier le bail de M. Salençon.... Tous ses efforts étaient perdus.... Son beau-père avait eu bien raison! elle s'était engagée dans une folle entreprise: il allait falloir aussi lui en faire l'aveu, et lui demander aide et secours pour Raoul.

Cette humiliation lui était particulièrement cruelle: si cruelle qu'elle hésitait à s'y soumettre, qu'elle s'efforçait de trouver encore un moyen de l'éluder.

Elle s'en ouvrit à son frère, qui comprit bien et la portée du desastre et la difficulté de la situation.

En somme, depuis huit ans, elle avait versé quarante-huit mille francs sur la propriété des Sablons!

—Je vais chercher, dit Charles, comment faire et s'il y a moyen d'en sauver quelque chose. En somme, tu as bien fait, à la mort de ton mari, de tenter l'entreprise; car il ne pouvait rien en arriver de pis que ce qui arrive aujourd'hui. Tu te trouvais alors à la merci de ton beau-père: eh bien! tu auras toujours eu cinq années d'indépendance. Ecris-lui qu'ayant pris en considération les observations qu'il t'a faites, mais n'ayant pu, à cause de la maladie de ta mère, y donner une suite immédiate tu viens le prier, aujourd'hui, de rompre le bail fait avec M. Salençon; en même temps tu lui expliqueras les raisons qui t'ont décidée à te retirer auprès de moi. Et il n'a pas besoin de savoir au juste quelle est ma situation de fortune. Je puis être en état de te donner asile et d'élever mon neveu; et de fait, nous nous en tirerons, tu verras!

Amélie écrivit, porta la lettre elle-même à la poste, puis s'en revint lentement chez son frère, en longeant les rues désertes et mornes. Elle avait des larmes plein les yeux: les premières qu'elle versât sur elle-même:

"Allons! maintenant, c'en était bien fini, pour elle, de tout en ce monde! désormais, elle allait vivre là sa vie durant: sans but à ses efforts, sans aliment pour son activité, sans stimulant pour son esprit. Elle aimait bien son frère; elle adorait Raoul; mais encore cinq ou six ans et Raoul la quitterait. Alors elle vieillirait, comprimée sous l'atmosphère épaisse de province et partageant ses heures entre le whist, la surveillance du ménage et le raccommodage du linge....

Et encore!.... si son frère ne se mariait pas!

Peu de jours après elle reçut une lettre de Senlis.

Chaque fois qu'elle recevait un pli de son beau-père, elle hésitait à l'ouvrir, parce que, généralement, ce pli lui apportait une amertume ou une blessure; et en ce moment, elle avait vraiment de douleurs ce qu'elle en pouvait porter.

Cette fois cependant la lettre de M. Ducrest lui apportait la délivrance.

Elle lui annonçait le récent décès de madame veuve Arnould.... lequel, *ipso facto*, rendait Amélie et Raoul Ducrest propriétaires des Sablons, comme héritiers de feu Henri Ducrest; et mettait fin à la terrible rente annuelle de six mille francs!

Désormais elle était libre! désormais elle avait un douaire et son fils un patrimoine!

"J'ai eu grand'peur pour vous, ma chère fille, ajoutait M. Ducrest en vous voyant tenter l'entreprise dangereuse de payer l'annuité de madame Arnould, étant sans ressources comme vous l'étiez; mais la Providence est venue à votre secours au moment où vous en aviez le plus besoin. En somme, vous avez donc bien fait, puisque vous avez réussi. Vous voilà riche: je veux dire avec une honnête fortune, car depuis quelques années les propriétés ont, comme vous le savez sans doute, beaucoup gagné de valeur.

"J'approuve la résolution que vous avez prise de vous retirer auprès de votre frère, à cause du deuil que vous partagez d'abord; et puis parce que, dans notre département, vous eussiez été l'objet, sans doute, d'assiduités compromettantes dont il vous aurait été difficile de vous défendre; mais quand votre grand deuil sera passé, j'espère bien que vous nous viendrez, avec Raoul, dont vous nous avez tous privés depuis bien longtemps.

"Quant à la rupture du bail des Sablons, je suis heureux d'avoir eu le temps de faire les premières ouvertures à M. Salençon, avant le décès de madame Arnould.

"Il convient maintenant, je crois, d'attendre sa réponse, et, les ouvertures faites, nous devons y mettre, ce me semble, d'autant moins d'empressement que cette rupture, ruineuse pour vous hier, deviendrait désirable aujourd'hui.

"Ducrest."

Amélie, à la lecture de la lettre de son beau-père, n'eut pas l'éclat de joie auquel on aurait pu s'attendre. Elle éprouvait une sorte de honte, à saluer par un cri de triomphe la mort de cette pauvre vieille madame Arnould, qu'elle n'avait jamais connue.

Une autre vieille femme aussi venait de mourir. Et celle-ci combien pleurée!

C'est qu'elle laissait des enfants; c'est qu'elle avait été une admirable mère! "Ah! pensa tout de suite Amélie, que n'a-t-elle assez vécu pour apprendre notre salut, pour en jouir! pour revenir avec nous aux Sablons!"

Cette pauvre madame Arnould avait passé sa vieillesse seule, maltraitée par ces gens; et sa mort, pour ses héritiers de fait, était une délivrance. Triste destinée après tout!

Le frère et la sœur s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre, et par quelques mots entrecoupés, avaient échangé ces pensées.

—Ah! ma chère Amélie, dit enfin Charles, que ce dénouement me délivre d'une grande angoisse! je ne savais vraiment comment sauver, pour toi et pour Raoul, une épave de votre désastre imminent. Tu as bien agi, en rompant ton bail avec M. Salençon: c'était simple, c'était juste; tu ne pouvais faire autrement, du cœur dont je te sais et dont nous sommes tous, Dieu merci! mais c'est héroïque....

Et combien de choses simples sont héroïques? On n'y réfléchit pas assez.... on ne sait pas assez que ce sont les nobles et honnêtes caractères, trempés dans la moyenne sociale, qui font la force morale d'un pays.

Un beau fait d'armes, c'est bien. Le chevalier d'Assas et les cavaliers de Reichshoffen sont sublimes.. Mais n'est-elle pas sublime aussi, cette bourgeoise qui sans éclat, sans mise en scène, et même avec une sorte de pudeur, renonce à sa dernière chance de salut, abandonne sa dernière ressource, devant un scrupule de délicatesse.

Eh bien! il faudrait savoir combien de fois de tels actes s'accomplissent, dans les entrailles de la société, pour évaluer la puissance d'une nation à l'heure de la défense nationale....

Quand il y a beaucoup de femmes dans un pays qui savent être pauvres, et qui mettent plus haut leur indépendance et le respect d'elles-mêmes que le bien-être de la vie, et quand il y en a quelques-unes seulement qui, après avoir fait l'impossible pour conquérir une fortune à leurs enfants, savent la sacrifier le jour où il faut, dans le gouffre, avec leurs efforts jeter encore leur honneur, alors ce pays est fort, ce pays sera libre, ce pays saura se défendre, et contre le despotisme et contre l'étranger.

Quand il y a beaucoup d'hommes dans un pays qui demandent leur pain uniquement à leur travail, leur bien-être uniquement à leur épargne; qui se marient, ont des enfants, les élèvent pour faire comme eux, alors encore ce pays est fort, ce pays sera libre et saura se défendre et contre le despotisme et contre l'étranger.

Et ces femmes et ces hommes, c'est dans les entrailles mêmes de la nation, dans le peuple et dans la moyenne bourgeoise, dans le noyau central de la société qu'il les faut chercher et compter.

Qu'on ne s'occupe pas des sommets et qu'on ne fouille pas les bas-fonds; car les sommets aujourd'hui ont perdu la nationalité: c'est la grande internationale de l'aristocratie; ils sont cosmopolites: européens tout au plus;—car les bas-fonds c'est l'égout, la honte, la sentine, que l'on ne devrait jamais ouvrir sauf pour y faire passer les grandes eaux.

Ainsi Amélie avait été jusqu'au bout; et il ne s'en était fallu que de quelques mois, de quelques jours peut-être, pour que le fruit de tous ses efforts fût perdu, pour qu'à elle et à son fils il ne restât rien.... que la pitié d'autrui!

"Tout est perdu, fors l'honneur!" disait François Ier à Pavie. Amélie, elle, n'aurait rien dit; et si, dans l'ombre, elle s'était prise à pleurer—pauvre femme!—qui donc l'aurait consigné pour les tablettes de l'histoire? Assurément personne.

(*A continuer*)

---

Aux femmes économes:

Un costume de cachemire noir taché, peut fort bien se nettoyer et faire de nouveau beaucoup d'usage.

On le découd et on en lave les différentes parties dans une eau de savon chaude, où l'on a fait dissoudre un peu de borax. Rincer dans de l'eau de bleu, très foncée. Repasser pendant que l'étoffe est encore humide, mais après qu'elle a bien égoutté soigneusement étendue. Le costume, confectionné à nouveau, sera comme neuf.